

RICOEUR ET LA SÉMIOLOGIE – Article L. PANIER -

RICOEUR ET LA SÉMIOLOGIE

UNE RENCONTRE « IMPROBABLE » ?

Louis PANIER
Université Lumière Lyon 2
UMR 5191 – ICAR (CNRS-Lyon2)
Louis.panier@univ-lyon2.fr

RÉSUMÉ : La recherche de Paul Ricoeur dans le champ de l'herméneutique est marquée par une longue fréquentation de la sémiotique greimassienne qu'il a voulu intégrer à la construction de l'« arc herméneutique de l'interprétation ». Cet article cherchera à comprendre la lecture que fait Ricoeur de la sémiotique, de ses postulats et de ses modèles constitutionnels. On tentera de relever certains points de malentendu dans cette rencontre, et de voir en quoi la pratique de la sémiotique peut entrer selon son propre chemin dans un projet de lecture et d'interprétation.

ABSTRACT : Paul Ricoeur's works in hermeneutics are marked by the fact he has for a long time studied Greimas' semiotics that he wanted to consider as part of « interpretation hermeneutic arch ». Our paper will try to understand in which way Ricoeur considers semiotics, their rules and their constitutive models. We shall try to point out some misunderstanding points in this meeting of hermeneutics and semiotics, and we shall to study how uses of semiotics may follow a specific path in a project of reading and interpretation.

Mots-clefs : RICOEUR – SÉMIOLOGIE – INTERPRÉTATION –
RÉCIT – ÉNONCIATION - LECTURE

En mai 1985, pendant la soirée au cours de laquelle furent remis à A. J. Greimas les volumes d'hommages consacrés à son œuvre (1), Ricoeur concluait son allocution par ces mots de remerciements : « Monsieur Greimas, vous m'avez appris à lire ! » et l'expression de cette gratitude se retrouve dans les articles écrits par Ricoeur après la mort de Greimas.

Les pages qui suivent ne chercheront pas dire ce qu'a pu être la relation d'estime voir d'amitié entre ces deux penseurs, mais tenteront de voir la place et la fonction que Paul Ricoeur a pu ou voulu attribuer à la sémiotique (greimasienne en particulier) dans sa réflexion. Entre les deux hommes, on a pu parler d'une « amitié improbable » (selon l'expression de M. L. Fabre), entre le philosophe qui s'interroge sur « la possibilité de la *compréhension de soi* comme le sujet des opérations de connaissance, de volition, d'estimation (2), et le sémioticien qui s'interroge sur la production et les conditions de la signification et qui fonde son élaboration d'une théorie du langage sur des analyses de corpus. La rencontre reste improbable dans la mesure d'une part où elle ne s'imposait pas et parce que, d'autre part, il n'est pas sûr que les deux projets aient pu, et puissent, véritablement se rencontrer.

La sémiotique dans l'arc herméneutique ?

Pour Ricoeur, la question concerne l'articulation entre *expliquer* et *comprendre* au sein d'un projet *herméneutique* dans lequel le problème de la *lecture* des textes est central ; question ancienne qui se pose à lui dès les travaux sur la philosophie de la volonté, sur la symbolique du mal, et qui croise celle des rapports entre vérité de l'histoire et vérité du récit. Sa

réflexion le conduit à cette formulation qui revient souvent sous sa plume : « *expliquer plus pour comprendre mieux* ». Dans le nouage de ces questions, Ricoeur élabore ce qu'il appelle un « *arc herméneutique de l'interprétation* »(3), dans la tension et la dynamique duquel il souhaite inscrire la sémiotique et sa propre théorie du récit et de la narration. Pour Greimas, la démarche est autre pour aborder les textes. L'approche greimassienne de la signification est d'origine sémantique et linguistique (Saussure, Hjelmslev). Elle suppose les distinctions entre un plan de l'expression et un plan du contenu et l'analyse de leurs formes spécifiques, elle considère les textes comme une manifestation de l'articulation de la signification. Ils sont le lieu d'observation à partir desquels pourront être élaborés les modèles constitutifs de la signification.

Sur l'arc herméneutique, un premier temps est celui de la *précompréhension*, moment existentiel, subjectif qui va déterminer le rapport fondamental au texte. Vient ensuite le moment de *l'explication*, moment au sein duquel on peut placer les différentes approches « scientifiques » du texte (philologique, historico-critique, linguistique, sémiotique) ; l'explication est au service de la compréhension. Dans un troisième temps vient la *compréhension médiatisée* du texte. « Il n'est pas de compréhension de soi qui ne soit médiatisée par des signes, des symboles et des textes ; la compréhension de soi coïncide à titre ultime avec l'interprétation appliquée à ces termes médiateurs (Ricoeur 1986 : 29) ».

Cet horizon problématique est la toile de fond de la rencontre entre Ricoeur et la sémiotique. L'analyse *structurale*, comme on l'appelait à

cette époque, était-elle apte à prendre place dans le deuxième temps (explication) de l'arc herméneutique ? Peut-elle être - et comment - mise au service d'un projet d'interprétation et de compréhension de soi ? Elle se présentait bien comme une discipline objective d'explication (non causale, mais structurale) des textes, mais ses présupposés épistémologiques semblaient incompatibles avec le projet herméneutique dans lequel Ricoeur voulait l'inscrire (4). Le débat avait été déjà posé - assez durement - avec Claude Lévi-Strauss : le structuralisme n'oeuvrait-il pas pour « la mort du sujet » (5) ?

La rencontre entre Ricoeur et la sémiotique greimassienne eut lieu, elle fut d'abord assez méfiante, comme on le verra, elle aboutit finalement à cette reconnaissance (« M. Greimas, vous m'avez appris à lire »), mais à quel prix ? Relisant les textes qui jalonnent cette rencontre et ces contacts, ne découvre-t-on pas comme un malentendu réciproque ? De cet examen, on peut retirer l'impression que Ricoeur a lu la sémiotique greimassienne (classique) à partir d'un point de vue qui ne pouvait pas l'intégrer comme telle, en ne saisissant pas exactement le statut de la *composante discursive* dans le dispositif alors *génératif*. De son côté la sémiotique greimassienne a cru intégrer certains aspects de la problématique de Ricoeur (les structures modales et tensives, les pré-conditions du sens ne pouvaient-elles pas correspondre au lieu de la *précompréhension* postulée par le 1^{er} temps de l'arc herméneutique de Ricoeur ?) avec le risque de passer d'une problématique du langage à une problématique du sens. Nous voudrions dans les pages qui suivent développer cette « impression » et en mesurer les conséquences sur la pratique de la lecture des textes.

En effet, il est peut-être très difficile d'intégrer la sémiotique dans la perspective herméneutique que Ricoeur propose, mais il vaut la peine de s'interroger sur les transformations qu'une pratique effective de la lecture sémiotique des textes peut opérer sur l'expérience de l'interprétation. Au cœur de cette interrogation, il faut inscrire la question du « sujet » et les renversements qu'y opère une problématique *sémiotique* du discours et de l'énonciation.

Pour Ricoeur, il s'agissait bien de faire entrer la sémiotique dans l'arc herméneutique de l'interprétation :

« A cet égard, écrit-il, la sémiotique textuelle de Greimas me paraissait illustrer à merveille cette approche objectivante, analytique, explicative du texte, selon une conception non causale mais structurale de l'explication. C'est à elle que je donnai la préférence dans mes tentatives pour intégrer explication et compréhension à ce que j'appellerai volontiers l'arc herméneutique de l'interprétation (6)».

On est difficilement plus clair...

Mais si l'on donne à la sémiotique cette place, on lui assigne comme fonction d'être la reprise explicative de cette pré-compréhension existentielle (intelligence narrative) qui ouvre le parcours de l'interprétation de soi. C'est ainsi d'ailleurs que Ricoeur, dans les premiers articles qui commentent la sémiotique de Greimas, interprète la grammaire narrative et critique ce qui pour lui est une fausse objectivité : « Je vois la sémiotique comme une simulation rationnelle de ce que nous avons pré-compris, d'une certaine façon, par notre culture, au milieu des récits (7) ». A quoi Greimas répondait avec un peu d'humeur : « Si nous savons, ou

pré-savons, tout, nous n'avons pas besoin de sémiotique ! ». Peut-on à la fois intégrer la sémiotique comme le moment explicatif et objectif de l'arc herméneutique et dénier l'objectivité à laquelle elle prétend ?

La sémiotique avait sans doute quelques difficultés à se trouver ainsi placée, ou plutôt « déplacée » puisqu'on lui affectait un objet qui n'était pas véritablement le sien : en effet, le récit comme « mise-en-intrigue » ou « configuration » de l'action ne doit pas être confondu avec la narrativité greimassienne (8). L'explication de ce qui a toujours-déjà été compris ne peut se confondre avec un projet de construction (et de modélisation) d'un objet-de-connaissance qui n'est pas le récit, mais les systèmes de signification qui s'y trouvent mis en œuvre. On ne peut pas confondre la « mise-en-intrigue » et la « mise-en-discours ». Un débat, un peu « tendu » eut lieu, en juin 1980, entre Greimas et Ricoeur, sous l'égide du CPED et de l'association ALEF (9). À en croire Ricoeur, la sémiotique narrative de Greimas, fondée qu'elle est sur une *sémantique* structurale et sur la *logique* des relations du carré sémiotique, n'est pas capable de rendre compte du *récit*, dans la mesure où, pour lui, ce dernier comporte indissociablement une précompréhension du *faire* et une perception tensive de la *temporalité*. Sans le concept *d'action*, « la grammaire narrative se réduit à un système de contraintes logiques » (10). Le *faire* et la *temporalité* outrepassent la logique des relations qui constituent le carré sémiotique et la syntaxe des présuppositions qui lie le schéma narratif. De ce fait la sémiotique se trouvait en quelque sorte (et tout simplement) invalidée dans son autonomie et dans sa capacité scientifique. Le débat fut rude, le

sémioticien acceptant mal qu'on « l'enveloppe entre deux couches de philosophie » (sic !)

On le voit, le débat porte sur plusieurs fronts :

- il s'agit d'abord de savoir à quelles conditions la sémiotique peut s'inscrire dans un projet d'interprétation (« expliquer plus pour comprendre mieux »). Ricoeur installe la sémiotique dans un parcours d'interprétation à partir de sa propre visée herméneutique ; mais la sémiotique en elle-même (en tant que *pratique* de lecture) oriente peut-être vers d'autres approches de l'interprétation ;

- il s'agit ensuite de voir comment Ricoeur comprend les niveaux constitutifs de ce qu'était alors *le parcours génératif de la signification*. Sur ces deux fronts, il semble qu'un malentendu existe. Mais la sémiotique ne se réduit pas au « parcours génératif de la signification », à la « syntaxe narrative » et au « carré sémiotique ». La sémiotique est aussi une « sémiotique du discours », elle développe une problématique spécifique de la « *figurativité* » et de l'« *énonciation* » qui permet de proposer un « parcours interprétatif ».

- la sémiotique dans son dynamisme propre a évolué par rapport au structuralisme strict des premières années : elle a ainsi développé une approche des structures et parcours modaux, une sémiotique des passions. La problématique de l'énonciation a conduit à s'interroger sur le discours en acte , et à aborder la question du sensible qui amène à retrouver les problématiques de la phénoménologie... Les critiques de Ricoeur ne sont sans doute pas étrangères à ces évolutions.

Un Parcours Génératif en question.

La critique de Ricoeur met en cause le parcours génératif de Greimas et la hiérarchie des niveaux qui le constituent (11), au regard de sa propre conception du récit et de la fonction narrative. Sans doute le parcours génératif auquel Greimas avait abouti dans l'élaboration de sa théorie sémiotique a été et demeure très critiqué parmi les sémioticiens eux-mêmes. Rappelons que ce parcours génératif est élaboré dans une perspective sémiotique hjelmslevienne, distinguant en tout langage un plan de l'expression et un plan du contenu, réunis dans la manifestation et analysables singulièrement chacun en tant que forme et substance. Le parcours génératif cherche à modéliser l'ordonnance des différents niveaux d'articulation (de mise en forme) du contenu. Reprenons ici la manière dont Greimas le présentait à Ricoeur lors du débat mentionné plus haut :

« J'ai présenté la génération d'un texte à partir des structures simples et des relations élémentaires en allant vers la manifestation, vers la complexification des composantes qu'on introduit successivement, cela c'est, si vous voulez, la processus imaginaire de la production du texte, comment à partir d'un magma de sens, par articulations successives, apparaissent, disons, les choses les plus nuancées, les plus compliquées, les plus raffinées, qui émergent à la surface du texte. Si vous vous placez du point de vue du lecteur, évidemment, ce ne sont pas ces structures simples, logiques, que vous voyez, mais c'est la richesse du texte, dans toute sa beauté, qui se présente, petit à petit ; le parcours du lecteur, évidemment, est à l'inverse du parcours du générateur. Là j'accepte tout à fait vos remarques, mais seulement, c'est une question de point de vue et non de principe d'après moi »

Il demeure que la critique de Ricoeur n'est pas une critique de sémioticien. Elle suggère un renversement du parcours et de ses niveaux laissant entendre que les éléments dits « de surface », c'est-à-dire la composante discursive, devraient correspondre à ce qu'il pose lui-même comme « mise-en-intrigue » ou configuration des événements racontés. En effet, c'est à ce niveau (seulement ?) que Greimas introduit la *temporalité* et *l'aspect*, censés prendre en charge les relations syntaxiques et la logique de présupposition du niveau narratif, alors que Ricoeur place la tension narrative au cœur de la compréhension de l'action et de la définition du récit et de la possibilité de son interprétation. Il reproche donc à la sémiotique « d'abolir ou de refouler l'élément irréductiblement séquentiel du récit » (Ricoeur 2005 : 65)

C'est de l'extension du modèle sémiotique au récit que procède la tendance générale de l'analyse structurale à déchronologiser le récit, c'est-à-dire à réduire ses aspects temporels à des propriétés formelles sous-jacentes. Autrement dit, l'analyse structurale peut être caractérisée par le projet systématique de coordonner et de subordonner tout aspect syntagmatique du récit à un aspect paradigmatique [...] la tendance de la critique littéraire structuraliste est [...] d'assigner l'aspect chronologique du récit à la seule structure de surface et de ne reconnaître à la structure profonde que des traits achroniques. (Ricoeur 2005 : 64)

Dans ce que Greimas appelle « niveau de surface », qui prend en charge le niveau logico-sémantique profond avec l'introduction des rôles actantiels et des grandeurs figuratives (12), Ricoeur voit le *préalable* de l'analyse : la mise en intrigue.

« On peut dire en gros que l'analyse structurale tend à réduire le rôle de l'intrigue à la fonction secondaire de figuration par rapport aux structures logiques sous-jacentes et aux transformations de ces structures. L'intrigue est alors assignée au plan de la manifestation par rapport au plan de la grammaire profonde, auquel appartiennent seules les structures et leurs transformations (Ricoeur 2005 : 63) ».

Il n'est pas sûr que pour Greimas niveau profond soit plus important et que le plan de manifestation soit secondaire. Mais ce niveau discursif (dans la terminologie de Greimas) devrait, pour Ricoeur, faire la soudure entre la précompréhension du monde de l'action (des acteurs agissants) et sa re-symbolisation (13). La « mise en intrigue » est pour Ricoeur cette *pratique langagière quotidienne toujours déjà acquise* et que le modèle de Greimas chercherait à rejoindre. Elle consiste à combiner des événements racontés, des épisodes, dans une totalité configurationnelle et à lier une histoire à un narrateur.

L'activité de raconter ne consiste pas simplement à ajouter des épisodes les uns aux autres. Elle construit aussi des totalités signifiantes à partir d'événements dispersés. A cet aspect de l'art de raconter correspond, du côté de l'art de suivre une histoire, l'effort pour « saisir ensemble » des événements successifs. L'art de raconter, ainsi que sa contre-partie, l'art de suivre une histoire, requiert par conséquent que nous soyons capables de dégager une configuration d'une succession [...] Tout récit peut être conçu comme la compétition entre sa dimension épisodique et sa dimension configurationnelle, entre séquence et figure (Ricoeur 2005 : 61-62)

La mise-en-intrigue a une définition assez large ; elle correspond à l'acte de raconter (qui deviendra un « art de raconter »), à la production du récit par un énonciateur (parfois confondu avec l'auteur-narrateur(14)), mais aussi – dans une relecture de la sémiotique de Greimas - à la « configuration » responsable de l'homologation entre les figures (grandeurs figuratives) et les rôles thématiques ; l'« initiative de raconter cette histoire » [...] « décide de la *figurativisation* – pour employer l'inévitable jargon de la sémiotique - des traits axiologiques, des destinateurs, anti-destinateurs, etc... » (Ricoeur 1999, 426). Ricoeur lie donc la figuration à la configuration et à la mise en intrigue. La dynamique du récit relève d'un acte d'agencement des incidents (*muthos* chez Aristote) qui relève, en termes sémiotiques, du niveau de la *manifestation*, antérieur à la distinction analytique entre plan de l'expression et plan du contenu d'une part, et niveau profond (sémio-narratif) et niveau de surface (narratif et discursif), tels que les envisage la sémiotique de Greimas, d'autre part.

« Si l'intrigue – ou mieux la mise en intrigue – n'est pas un concept pertinent de la sémiotique narrative prise à son niveau propre de rationalité, on peut en discerner la marque en creux dans tous les traits par lesquels la rationalité sémiotique trahit sa relation de filiation à l'égard de l'intelligence narrative (...qui...) constitue le guide téléologique qui régit la constitution du modèle lui-même à chacun de ses stades (Ricoeur1999 : 442)»

La relecture que fait Ricoeur de l'évolution de la sémiotique, en particulier à partir du *Maupassant* de Greimas, lui paraît donner raison à ses remarques antérieures. La prise en compte des opérations narratives

« de surface » par Greimas, l'élaboration d'une sémiotique des modalités et de l'aspectualité manifestent, aux yeux de Ricoeur, une narrativisation des contraintes logiques (relations) du modèle constitutionnel. « Cette narrativisation exprime la synergie de l'intelligence narrative et de la rationalité narratologique » (1999 : 447). L'évolution de la réflexion de Greimas justifierait donc les critiques de Ricoeur : « C'est la compréhension du développement temporel du récit, sous les figures de l'épreuve, de la quête, de la lutte, avec toutes les nuances axiologiques apportées par les idées de violation et de restauration qui guide en sous-main la logique des transformations que la rationalité narratologique superpose à l'intelligence narrative » (1999, 446). La « rencontre » reste toujours « improbable », la sémiotique reste privée de la propriété de son projet... Les notions de quête, d'épreuve, etc... sont des préalables fournis par l'intelligence narrative et non pas des « objets construits » sur des bases théoriques réglées par les principes de la sémiotique.

Alors que Greimas élabore la *sémiotique des passions* (15), un nouveau débat public eut lieu entre Ricoeur et Greimas, au collège international de Philosophie (16). Débat plus serein que le précédent dont quelques passages laisseraient entendre que les points de vue se sont rapprochés et que la problématique des passions pourrait bien déployer dans la sémiotique les bases existentielles de cette intelligence narrative préalable à la formalisation du modèle constitutionnel, ainsi que le note Ricoeur :

« Il y a sous-jacente à la progression du carré sémiotique, avec toutes les transformations qui l'accompagnent, comme une sorte de

«basse continue qui, à mon sens, relève d'une phénoménologie de l'agir et du pâtre » (Hénault 1994 : 200)

Pour Ricœur, la sémiotique des passions met finalement en lumière ce « guidage tacite », en sous-main, qu'il avait toujours vu à l'œuvre dans la sémiotique de Greimas. Les interventions de Greimas dans ce débat ne répondent pas exactement à cette impression. La sémiotique des passions se justifie pour lui dans le cadre même de la sémiotique qui après avoir analysé et formalisé une sémiotique de l'action (du faire) se devait de construire une sémiotique de l'être.

« Maintenant, qu'est-ce que c'est que la transformation ? C'est tout de même un changement d'un état de choses dans un autre état de choses. La faiblesse de la sémiotique de l'action, c'est qu'il s'agit d'une sémiotique qui ne fixe que des transformations, et qui laisse les états de choses indéterminés.

Peut-on renverser la situation et voir ce que sont les états et non plus les faire ? C'est de cette question que découle notre effort pour prendre maintenant comme point de départ les états de choses afin d'arriver à comprendre les états d'âme. Comment peut-on y arriver ? Je crois que le chemin est assez simple. Pour que l'action soit justifiée et que le faire soit possible, il faut présupposer un actant compétent : la compétence amène donc aux problèmes des modalités : le pouvoir, le vouloir et compagnie... » (Hénault 1994 : 202)

L'élaboration de cette syntaxe modale conduit à prévoir les pré-conditions du sens antérieures aux discriminations que modélise le carré sémiotique. D'où viennent ces modulations des états du sujet, modulations

aspectuelles et thymiques ? A ces questions, Greimas répond, non pas en philosophe, mais en sémioticien :

« Je dis qu'il doit y avoir un présupposé quelconque que j'ai appelé dans un premier temps 'une masse thymique' qui se décomposent ensuite en différentes modalités qui l'articulent. » (Hénault 1994 : 203).

Des états de choses aux états d'âme, il convient de placer une forme particulière de transformation, correspondant au passage des « figures du monde » aux « figures du sens », de l'extéroceptif à l'intéroceptif, passage qui s'effectue par la médiation du *sentir* « qui est indivis par rapport au percevoir discriminant ». Les catégories de la *tensivité* et de la *phorie*, déjà posées dans *Maupassant*, assurent cette transition entre une sémiotique de l'action et une sémiotique des passions.

On s'oriente ainsi vers une problématique sémiotique qui fait place aux données de la phénoménologie, et qui dégage la fonction du corps (le « corps propre ») dans les opérations du sentir et du percevoir, préalables et supports aux opérations discriminantes des systèmes de valeurs (carré sémiotique) et des instance actantielles (syntaxe narrative) (17). Il y aurait donc bien, sous-jacente aux formes construites par le niveau sémio-narratif du parcours génératif, un plan, ou un domaine des pré-conditions dans lequel sémiotique et phénoménologie seraient susceptibles de se rejoindre. Pour rendre compte des modulations observables au niveau de surface la sémiotique a imaginé à titre d'hypothèses, comme le note Greimas, quels sont les postulats, les présuppositions, les « projection de simulacres » que l'on peut placer sur un horizon ontique qui en lui-même échappe au regard du sémioticien.

On pourrait dire que dans ce réaménagement de la sémiotique, ou dans cette ouverture vers une nouvelle sémiotique, les remarques de Ricoeur sur la configuration du récit ont été prises en compte, ou ont eu leur effet. C'est bien à ce niveau du *discours*, et de la *configuration* des récits que s'observent ces phénomènes « *tensifs* » et « *aspectuels* » dont il faut rendre compte en supposant un niveau d'organisation des pré-conditions du sens. On aurait pu ainsi inscrire véritablement dans la « profondeur » ce qui semblait demeurer un phénomène de surface dans la première sémiotique.

Débat autour du figuratif

Mais la question du *figuratif* demeure. Elle est double : elle concerne d'une part la définition et le statut sémiotique des *grandeurs figuratives* et d'autre part la fonction propre de *l'énonciation* dans la sémiotique du plan discursif. Sur ces deux points, me semble-t-il, la critique de Ricoeur est étrangère à ce qu'était alors le projet de Greimas, et par ailleurs la sémiotique a pu évoluer dans une direction originale qui n'est peut-être pas exactement celle que Ricoeur voulait lui faire prendre.

Parlant de *figure* et de *configuration* dans le récit, Ricoeur se situe en deçà des distinctions fondamentales de la sémiotique (Manifestation vs Immanence ; Expression vs Contenu). La configuration narrative correspond pour lui à l'unité de récit réalisée par la mise en intrigue, dans la narration. On reste au niveau de la *manifestation*. La recherche sémiotique sur le niveau discursif (figuratif) a mis en lumière la consistance de ce plan d'organisation du contenu, qui n'assure pas

seulement la manifestation (concrétisation) des éléments constitutifs de la syntaxe (modèle actantiel) et de la sémantique (systèmes de valeurs) narratives mais qui doit être prise comme un plan autonome d'articulation du sens.

On pourrait reprendre à ce propos le travail de Ricoeur sur la métaphore, et montrer comment il doit être réarticulé dans une perspective sémiotique. Les travaux de Jacques Geninasca sur le discours littéraire, et les recherches conduites sur les récits-paraboles par les sémioticiens travaillant sur les textes bibliques (18) ont contribué à cette avancée de la question du figuratif. Ricoeur considère la métaphore comme il le fait pour l'intrigue. La métaphore est abordée au plan de la phrase (de l'énoncé) et non pas seulement du mot.

« Avant d'être une dénomination déviante, la métaphore est une prédication bizarre [...] Elle est l'effet de sens requis pour sauver la pertinence sémantique de la phrase. Il y a alors métaphore parce que nous percevons, à travers la nouvelle pertinence sémantique – et en quelque sorte par-dessous elle – la résistance des mots dans leur emploi usuel et donc aussi leur incompatibilité au niveau d'une interprétation littérale de la phrase » (Ricoeur 1986 : 20),

et Ricoeur de rapprocher métaphore et mise en intrigue comme deux cas d'« innovation sémantique » (19), « deux fenêtres ouvertes sur l'énigme de la créativité », deux domaines où se pose la question de la compréhension et qu'il ne faudrait pas laisser sous le seul éclairage de l'explication savante. Mais l'intrigue, cette « synthèse de l'hétérogène », reste toujours le point central de la réflexion. L'innovation sémantique, réalisée par la métaphore ou par la configuration des événements dans le récit, contribue à remodeler les structures et les dimensions de l'action

humaine. Elle produit dans le discours *une nouvelle référence*, un monde du texte qui demande à être compris. « C'est ce monde du texte qui intervient dans le monde de l'action pour le configurer à nouveau ou, si l'on ose dire, pour le transfigurer » (Ricoeur 1986 : 23).

Pour la sémiotique discursive, les choses ne sont pas aussi directes ni l'accès à la référence aussi simple. Quel peut être dans le texte du récit le statut de ces *événements racontés* que la narration configure à nouveau. S'il existe une opération (la narration) qui configure les événements dans le récit, elle leur fait subir une transformation, un changement de statut qui en fait les formants d'un univers sémantique articulé, d'un tout de signification. Ricoeur note bien que par la grâce de la mise en intrigue le récit est constitué comme une totalité signifiante, mais il ne prend pas en compte la transformation de statut des éléments constituant cette « totalité » et des instances énonciatives convoquées par cette mise en discours.

Pour la sémiotique discursive, dans la mouvance de Hjelmslev, la *figure* est « une unité non-signé du plan du contenu ou de l'expression d'une sémiotique quelconque (20) ». Cette première définition doit être croisée avec les approches sémiotiques de la « figurativité » (21) qui en viennent à restreindre ce terme « aux seules figures du contenu qui correspondent aux figures du plan de l'expression de la sémiotique naturelle (ou du monde naturel) (22) ». Suivant cette perspective, on parlera des grandeurs figuratives comme « simulacres, inscrits dans le discours, des signes, ou formants, de la sémiotique du monde naturel (23) ». Dans la perspective générative de Greimas, ces grandeurs prennent

en charge, manifestent, les articulations sémio-narratives du niveau profond ; dans la perspective d'une sémiotique discursive, elles construisent, à leur niveau la forme du contenu..

Cette approche inscrit la figure au carrefour de plusieurs dispositifs et processus sémiotiques que met en œuvre le discours comme acte énonciatif et ces divers processus déterminent diverses modalités de l'instance d'énonciation .

En tant qu'unité de contenu, la figure est susceptible de manifester (de manière concrète, voire iconique) des valeurs abstraites ; elle fonctionne comme le signifiant figuratif des signifiés thématiques. Les grandeurs figuratives peuvent alors s'analyser sémiotiquement comme des *signes*. Ricoeur retient cette conception de la figure lorsqu'il parle de la *figurativisation* à propos de *Maupassant*. La figure est censée manifester les éléments sémantiques et thématiques, et la configuration singulière apparaît comme une instance de structuration du récit sans que soient vraiment construits et définis le statut et la fonction de cette instance au regard du récit constitué.

En ce sens, c'est la configuration en mouvement du conte qui décide de la figurativisation – pour employer l'inévitable jargon de la sémiotique – des traits axiologiques, des destinataires, anti-destinataires, etc. La remarque est encore plus vraie de la figurativisation des rôles thématiques : que la place des sujets soit tenue par des pêcheurs décide de la grande isotopie de la pêche sur laquelle se déroule le premier récit [...] En ce sens le rôle thématique ne saurait être défini qu'en termes de parcours virtuels. Et c'est la configuration singulière qui choisit parmi

eux ceux qui seront seuls réalisés. Ici encore, c'est la *configuration* qui décide de la figuration » (Ricoeur 1999 : 426-427)

En tant qu'elle est, dans le discours, « le simulacre des signes du monde naturel », la figure contribue à la constitution des *impressions référentielles*. Elle renvoie aux éléments du monde naturel auxquels elle peut correspondre, et la mise en discours des figures (la construction des *parcours figuratifs* dans l'énoncé) peut se mesurer aux dispositifs du *savoir commun* et aux réseaux qui en articulent et ordonnent les éléments, comme le montre bien U. Eco (1985) dans *Lector in fabula*. Le « sens » de la figure s'exprime dans cette correspondance (24) et l'innovation sémantique se manifeste dans une référence nouvelle, un *monde du texte* auquel le lecteur serait appelé à adhérer.

En tant qu'elle constitue un plan spécifique de l'organisation du contenu, la mise en discours des grandeurs figuratives obéit à une syntaxe discursive polarisée autour de trois fonctions figuratives : actorialisation, spatialisation, temporalisation, qui sont en lien d'une part avec une schématisation de la représentation du « monde » et des « événements racontés » (des personnages agissant dans des situations spatio-temporelles), et d'autre part avec les trois marqueurs de l'acte d'énonciation (“ je, ici, maintenant ”). Ainsi articulé, le déploiement figuratif du discours détermine des « centres de perspectives », dessine un schéma actantiel pour des actants positionnels (25) et polarise l'ensemble du discours vers un foyer énonciatif (Je-Ici-Maintenant) de type perceptif. Ainsi considérée la figure atteste dans le texte de ce que l'énonciation est

indissociable du rapport au monde d'un sujet de discours, et de la position d'un *corps propre* de la perception (26).

En tant qu'unité de discours, mise en discours, la figure est convoquée (et reconnaissable) dans un texte donné à partir d'une configuration virtuelle (ou *mémoire discursive* (27)). La mise en discours actualise une possibilité de la configuration. On pourrait suggérer que la figure en discours se comporte comme un *nœud hypertextuel* au sens où une figure singulière, manifestée dans un texte donné, peut ouvrir la perspective vaste des discours possibles tenus ou à tenir. Cette ouverture est indissociable de l'acte énonciatif présupposé par ces liens.

Lorsqu'elle convoque les grandeurs figuratives à partir des configurations virtuelles pour les actualiser dans un énoncé, la mise en discours réalise une opération dans laquelle les grandeurs figuratives se trouvent disjointes des contenus sémantiques qui étaient les leurs dans les configurations discursives, pour devenir des figures disponibles pour entrer dans l'articulation du sens du discours réalisé. Convenons d'appeler *opération figurale* cette opération qui correspond à l'acte d'énonciation. Elle peut être assimilée à *un suspens du sens* des figures, à une dissociation de la relation de signe entre le plan figuratif et son contenu thématique initial. L'opération énonciative (tant pour l'énonciateur que pour l'énonciataire) modifie donc le statut des grandeurs figuratives : il convient donc de distinguer un *statut figuratif* et un *statut figural* des grandeurs figuratives.

L'opération figurale en quoi consiste l'énonciation fait passer de la vraisemblance d'un monde du texte (réel ou fictif) à l'établissement d'une

forme figurative du contenu. Les grandeurs (acteurs, espaces, temps) ne sont pas dans le texte au service seulement de la perception et de la représentation du monde, mais, comme formants (figuratifs), elles participent, à leur niveau, à l'articulation du contenu. On peut alors concevoir qu'il ne s'agit pas seulement pour un lecteur d'adhérer aux références nouvelles proposées par le texte, mais d'être placé au foyer d'un mode singulier de structuration de la signifiante. Il conviendra alors de poser autrement le statut du *lecteur* dans une perspective sémiotique et énonciative.

L'acte d'énonciation réalise l'actualisation discursive des grandeurs figuratives, qui doit être distinguée de leur actualisation référentielle (28). L'opération figurale, correspondant à l'acte d'énonciation, dissocie la relation de signe qui lie la figure à ses investissements sémantiques, modaux et référentiels préalables (dans la configuration discursive). Ainsi transformées, les figures ne sont plus seulement relatives à un sens ou à une référence, mais elles sont relatives à l'enchaînement qui les noue dans le discours. Le discours est une " *chaîne figurative* " à parcourir. Les figures enchaînées dans le discours provoquent un surplus du figuratif qui révèle toujours un manque du côté du thématique (un « excès » de signifiant, pourrait-on dire, qui révèle un « défaut » de signifié). Cette rupture signale le débat constitutif de l'instance d'énonciation, partagée entre un sujet relatif à des contenus de sens organisés, à des références proposées par le texte, et un sujet relatif à l'acte de parler, c'est-à-dire de *mettre en discours* des figures (29). On peut ainsi noter comment la « mise en intrigue » telle que la définit Ricoeur et la « mise en discours » dont

parlent les sémioticiens supposent des conceptions et des approches du langage, de la parole et du sujet assez nettement différentes.

Enonciation et lecture

L'arc herméneutique de l'interprétation proposé par Ricoeur conduit à une perspective sur la lecture. C'est dans la lecture se réalise finalement la compréhension de soi (30) par la médiatisation des symboles, des récits et des textes (31). La conception de la lecture chez Ricoeur doit beaucoup à sa lecture de Benveniste. On se rappelle que pour Benveniste le passage de la langue au discours, c'est-à-dire la mise en œuvre de la langue dans une énonciation, transforme le statut des éléments constitutifs du langage et de la signification. Benveniste propose le couple sémiotique / sémantique pour rendre compte de cette mutation. Au niveau du discours (de la phrase) le sens ne se définit plus dans le seul cadre d'un système, mais sur les deux dimensions de la référence et de la communication. Ricoeur s'appuie fortement sur cette proposition du linguiste pour élaborer sa conception de l'écriture et du texte (à lire).

« L'écriture en effet ouvre des ressources originales aux discours [...] d'abord en l'identifiant à la phrase (quelqu'un dit quelque chose sur quelque chose à quelqu'un), puis en le caractérisant par la composition des suites de phrases en forme de récit, de poème ou d'essai. Grâce à l'écriture, le discours acquiert une triple autonomie sémantique : par rapport à l'intention du locuteur, à la réception par l'auditoire primitif, aux circonstances économiques sociales, culturelles de sa production.

C'est en ce sens que l'écrit s'arrache aux limites du dialogue face à face et devient la condition du *devenir-texte* du discours » (Ricoeur 1986 : 31)

Les propositions de Benveniste sur l'énonciation ouvrent une perspective de réflexion sur le discours et son sujet, et les sémioticiens y ont fait assez largement référence (32). L'écriture opère une distanciation des paramètres habituels du discours (du côté du locuteur, du côté du récepteur, et du côté du contexte référentiel), mais dans l'acte d'énonciation, en quoi un sujet fait l'expérience de la langue, il n'est pas seulement question de mise à distance, il est question de rupture, de schizie ou de *débrayage* pour reprendre les termes de Greimas (33). L'acte d'énonciation constitue dans le même geste le lieu réel de la parole et sa projection dans les termes, les formes et les réseaux du discours ou du texte. Si l'on parle d'un sujet *DE* l'énonciation, c'est aussi pour désigner une instance dont l'existence et la tenue sont « assujetties » à l'énonciation en acte. Cette *praxis énonciative* - est à l'œuvre dès qu'il s'agit de mettre en discours les éléments constitutifs du langage (les grandeurs figuratives, les formes actantielles et modales de la narrativité...), et cela dans la production du discours comme dans sa réception. Il convient donc d'envisager la lecture (et le travail de l'interprétation) à la lumière de cette approche de l'énonciation : la lecture est acte d'énonciation.

On peut alors retrouver certaines formulations de Ricoeur, mais sur un autre niveau de pertinence, qui en redéfinissent les termes et les enjeux :

« *Se comprendre, c'est se comprendre devant le texte et recevoir de lui les conditions d'un soi autre que le moi qui vient à la lecture.*

Aucune des deux subjectivités,, ni celle de l'auteur, ni celle du lecteur, n'est donc première au sens d'une présence originaire de soi à soi-même » (Ricoeur 1986 : 31).

Si l'on admet en effet l'hypothèse sémiotique du débrayage énonciatif, le texte interprété ne fournit pas seulement au sujet une « *compréhension* nouvelle de soi », il propose une *instauration* du sujet, et d'un sujet engagé dans les conditions mêmes d'émergence de la signification (34). Il ne fournit pas seulement une nouvelle représentation du monde (un monde du texte auquel le lecteur pourrait adhérer comme l'un de ses possibles (35), mais dans la construction de sens à laquelle il l'oblige, le texte instaure un sujet au seuil de l'expérience fondatrice de la signifiante ; la référence nouvelle visée par le texte en sa lecture n'est pas seulement celle d'une « monde du texte », c'est aussi celle d'un corps posé au point de différence et d'instauration du discours et du sujet (36).

Lecture et interprétation

La rencontre de Ricoeur et de la sémiotique s'inscrit dans son projet herméneutique d'établir une relation dialectique entre expliquer et comprendre. Interpréter, pour lui, c'est se comprendre soi-même devant le texte, comprendre *soi-même comme un autre* par la médiation du texte. Cette interprétation est développée sous la forme d'un arc herméneutique où une phase d'explication doit trouver sa place comme une « reprise » de ce qu'une précompréhension nous a toujours-déjà donné. L'explication, dont la sémiotique deviendrait le meilleur exemple, ou la meilleure entreprise, est au service de la compréhension, elle n'est pas par elle-

même, l'occasion, ni le lieu, de l'interprétation. Le statut ancillaire ainsi consenti à la sémiotique explique sans doute d'une part une certaine résistance de la part des sémioticiens et d'autre part que certaines pratiques interprétatives des textes se recommandant de Ricoeur ait finalement négligé l'apport de la sémiotique au profit de formes moins structurales et systématiques d'analyse.

Ricoeur intègre dans son parcours la sémiotique comme théorie structurale du récit, mais néglige sans doute qu'il s'agit également d'une *pratique*. L'expérience effective de l'analyse sémiotique des textes, met en cause l'analyste-lecteur, et fait de cette pratique un lieu d'interprétation. Le lecteur n'a pas seulement à faire à la mise en intrigue de l'action ou à la configuration des événements dans les récits, il est confronté à l'altérité d'une mise en discours de grandeurs figuratives, et au changement de statut que leur fait subir l'acte énonciatif qui donne lieu au texte-lu (37).

« Se comprendre devant le texte », telle est la visée de l'interprétation selon Ricoeur. « Ce que finalement je m'approprie, c'est une proposition du monde ; celle-ci n'est pas *derrière* le texte, comme le serait une intention cachée, mais *devant* lui comme ce que l'œuvre déploie, découvre, révèle » (Ricoeur 1986 : 116). La pratique de la sémiotique, la lecture réglée (disciplinée) par ses principes théoriques et méthodologiques révèle que la construction du sens est *dans* l'acte de lecture et que cette construction est, dans un même geste, actualisation simultanée d'un sujet (instance d'énonciation) et d'un objet (le texte lu) (38).

Nous avons parlé d'une « rencontre improbable » entre Ricoeur et la sémiotique. Le point de vue du philosophe de la compréhension de soi n'est pas celui du théoricien du langage et de la signification, mais sans doute le philosophe a posé aux sémioticiens la question de l'interprétation et celle de la place de l'interprète dans la description des systèmes de signification. Cette interrogation a porté des fruits. Sans doute la sémiotique n'est-elle pas comme telle intégrable dans le projet herméneutique élaboré par Ricoeur ; sur des notions comme « récit », « narrativité », « narration », « mise en intrigue », « mise en discours », les points de vue sont très différents. Mais la question posée par Ricoeur sur un moment préalable à l'articulation du sens a peut-être donné lieu à des modifications du parcours théorique de la sémiotique, en direction d'une exploration et d'une analyse des dimensions tensives et phoriques, et d'une prise en compte du centre de perception dans la constitution de la signification. La sémiotique d'est rapprochée de la phénoménologie. Mais par ailleurs la pratique effective de la sémiotique dans la lecture des textes a révélé, au-delà de ce que Ricoeur élaborait en direction de la compréhension médiatisée de soi, une approche de l'interprétation, née d'une problématique spécifiquement sémiotique de l'énonciation, qui pose peut-être la condition du sujet humain en deçà de ce que dessine l'arc herméneutique.

NOTES

¹ *Exigences et Perspectives de la Sémiotique. Recueil d'hommages pour Algirdas Julien Greimas* (Parret, Hermann & Ruprecht Hans-George, éd., 1985, John Benjamins). On trouvera, p. 801-810, la contribution de P. Ricoeur : « Figuration et configuration. A propos du *Maupassant* de A. J. Greimas ».

² « De l'interprétation », *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II* (TA), (1986) Paris, Seuil, 1986, p.25.

³ L'interprétation du texte représente une médiation privilégiée pour guider le lecteur dans son chemin vers soi. « La compréhension du texte n'est pas à elle-même sa fin, car elle médiatise le rapport à soi d'un sujet qui ne trouve pas dans le court-circuit de la réflexion immédiate le sens de sa propre vie (...) Il n'est pas de compréhension de soi qui ne soit médiatisée par des signes, des symboles et des textes ; la compréhension de soi coïncide à titre ultime avec l'interprétation appliquée à ces textes médiateurs » (Ricoeur 1986 : 29)

⁴ « On peut dire en gros que l'analyse structurale tend à réduire le rôle de l'intrigue à la fonction secondaire de figuration par rapport aux structures logiques sous-jacentes et aux transformations de ces structures. L'intrigue est alors assignée au plan de la manifestation par rapport au plan de la grammaire profonde, auquel appartiennent seules les structures et leurs transformations » (P. Ricoeur, « La fonction narrative » dans *Etudes Théologiques et Religieuses*, 1979/2, repris dans *ETR, Le temps du texte*, n° Hors-série, supplément au n° 2005/4, p. 57-78).

⁵ « Structure et Herméneutique » (*La Pensée sauvage* de Claude Lévi-Strauss), et la longue et célèbre discussion qui fait suite, dans *Esprit*, novembre 1963, repris dans, *Lectures 2*, Seuil, 1999, p. 351-385.

⁶ Ricoeur, *Réflexion faite*, Paris, Editions Esprit, 1995, p. 51

⁷ Débat de P. Ricoeur et A. J. Greimas sur la sémiotique des passions, dans A. Henault, *Le pouvoir comme Passion*, PUF, p. 198. On

retrouvera de nombreuses expressions semblables sous la plume de Ricoeur, ainsi Ricoeur (1986 : 22) : « Ma thèse est ici, comme dans le cas de la fonction narrative, que l'explication n'est pas première, mais seconde par rapport à la compréhension. L'explication, conçue comme une combinatoire de signes, donc comme une sémiotique, s'édifie sur la base d'une compréhension de premier degré qui porte sur le discours comme acte indivisible et capable d'innovation. De même que les structures narratives, dégagées par l'explication présupposent la compréhension de l'acte de structuration qui fait l'intrigue, les structures dégagées par la sémiotique structurale s'édifient sur la structuration du discours dont la métaphore révèle le dynamisme et la puissance d'innovation ». (nous soulignons)

⁸ Une telle divergence existe également entre les approches actuelles de la « narratologie » et la lecture sémiotique des discours narratifs. La notion de récit est à re-définir de part et d'autre.

⁹ Une partie de ce débat (l'intervention de Ricoeur) a été publiée sous le titre « Herméneutique et Sémiotique » par le Centre Protestant d'Etudes et de Documentation (Supplément au bulletin de novembre 1980). Ce texte reprend les arguments et les analyses proposées par Ricoeur dans son article « La grammaire narrative de Greimas » publié dans les *Documents de recherche du Groupe de recherches sémiolinguistiques* (ILF-EHESS-CNRS) n° 15, 1980 et repris dans *Lectures 2*, 389-421.

¹⁰ Allusion au titre d'un article de Greimas : « Le jeu des contraintes sémiotiques », dans *Du Sens*, Paris Seuil, 1970, 135-155

¹¹ Greimas, Algirdas-Julien et Courtés, Joseph (1979), article « Génératif (parcours) » p. 157.

¹² « La syntaxe narrative de surface est dite anthropomorphe du fait qu'à la suite de la conversion, elle substitue aux opérations logiques les sujets de faire et qu'elle définit les sujets d'état par leur jonction avec des objets susceptibles d'être investis de valeurs qui les déterminent » (Greimas, Algirdas-Julien et Courtés, Joseph (1979), article « Anthropomorphe (syntaxe) » p. 16

¹³ « On peut se demander si ce n'est pas cet ordre même de préséance entre plan profond et plan de la manifestation qui doit être renversé et si la structure logique située au plan profond n'est pas seulement la projection idéale d'une opération éminemment temporalisante qui se déroule d'abord au plan du récit » (Ricoeur 2005 : 68)

¹⁴ On trouve en effet, à propos de l'analyse des « Deux amis » par Greimas : « Dans ce travail d'homologation, l'ordre paradigmatique semble primer l'ordre syntagmatique : néanmoins, c'est par une initiative de l'auteur – disons avec Greimas, de l'énonciateur – que le soleil est homologué au pôle vie, etc... » Ricoeur 1999 : 426.

¹⁵ Voir Greimas, Algirdas-Julien et Fontanille Jacques, (1991).

¹⁶ Ce débat fut organisé à l'initiative d'Anne Hénault le 23 mai 1989. Il a été partiellement publié dans Hénault 1994.

¹⁷ Voir Greimas, Algirdas-Julien (1987).

¹⁸ Voir Groupe d'Entrevernes (1977) ; Delorme (1987) ; Panier (2003a et b)

¹⁹ « L'imagination est cette compétence, cette capacité à produire de nouvelles espèces logiques par assimilation prédicative et à les produire en dépit de – et grâce à – la différence initiale entre les termes qui résistent à l'assimilation. Or l'intrigue nous a révélé aussi quelque chose de comparable à cette assimilation prédicative : elle nous est apparue aussi comme un « prendre ensemble » qui intègre des événements dans une histoire, et qui compose ensemble des facteurs aussi hétérogènes que des circonstances, les caractères avec leurs projets et leurs motifs, des interactions impliquant coopération ou hostilité, aide ou empêchement, enfin des hasards. Chaque intrigue est un telle synthèse de l'hétérogène. » (Ricoeur 1986 : 21-22)

²⁰ Greimas Algirdas-Julien et Courtés, Joseph (1979). *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette : 148-149.

²¹ Voir Bertrand, Denis (2000) : 97-164.

²² Ibid.

²³ Geninasca , Jacques (1997) : 20.

²⁴ « La vérité des renvois est alors subordonnée à l'existence, elle dépend de la possibilité d'établir une corrélation entre une proposition et un état de choses, effectivement ou virtuellement, observable. Si l'on s'en tient à une telle conception du " sens ", un texte sera intelligible – obéira à un principe de cohérence ou de rationalité – pour autant que l'ensemble de ses énoncés respecte le savoir associatif (en quelque sorte l' "encyclopédie naturelle" du lecteur, dans la mesure où il se conformera aux contraintes définies sur un monde possible » (Geninasca 1997 : 88)

²⁵ Fontanille 1998 : 150 s.

²⁶ Voir Ouellet (2000). Fontanille (1998).

²⁷ Rappelons que la définition de la configuration pour Greimas n'est pas identique à celle de Ricoeur. Pour ce dernier la configuration correspond à la narration en tant que composition unifiée (mise-en-intrigue) des événements racontés. Pour la sémiotique, « les configurations discursives apparaissent comme des sortes de micro-récits ayant une organisation syntactico-sémantique autonome, et susceptibles de s'intégrer dans des unités discursives plus larges, en y acquérant alors des significations fonctionnelles correspondant au discours d'ensemble » (Greimas-Courtés 1979 : 58). Voir Calloud 1985-1986.

²⁸ Nous faisons référence ici aux travaux de Jacques Geninasca. « On appellera discursive l'actualisation, assertive ou dénégative, d'un formant pour la distinguer d'une actualisation « référentielle », qui consiste à asserter l'existence, aspectualisable comme virtuelle, actuelle ou réalisée, d'une figure dans un espace-temps donné [...] en ce qui concerne les figures, on ne se référera pas à une même définition si l'on parle de leur identité de formants – résultant des discours retenus et disponibles pour les discours à tenir – ou de l'identité qu'elles acquièrent au moment de leur réalisation dans un discours particulier. La première de ces identités est comparable à celle des lexèmes du trésor lexical, la seconde à celle de l'acteur instauré par le récit » (Geninasca, 1997 : 26-27)

²⁹ Voir sur ce point Gelas 1993 : 87-93.

³⁰ « L'interprétation d'un texte s'achève dans l'interprétation de soi d'un sujet qui désormais se comprend mieux, se comprend autrement, ou même commence à se comprendre [...] bref, dans la réflexion

herméneutique – ou dans l'herméneutique réflexive – la constitution du *soi* et celle du *sens* sont contemporaines » (Ricoeur 1986 : 152)

³¹ Voir Ricoeur 1986 : 28-29

³² Voir Coquet 1997

³³ « D'un autre côté, si l'énonciation est le lieu d'exercice de la compétence sémiotique, elle est en même temps l'instance de l'instauration du sujet (de l'énonciation). Le lieu qu'on peut appeler l'« ego hic et nunc » est, antérieurement à son articulation, sémiotiquement vide et sémantiquement (en tant que dépôt du sens) trop plein : c'est la projection (avec les procédures que nous réunissons sous le nom de débrayage), hors de cette instance, et des actants de l'énoncé et des coordonnées spatio-temporelles, qui constitue le sujet de l'énonciation par tout ce qu'il n'est pas ; c'est la rejection (avec les procédures dénommées embrayage) des mêmes catégories, destinées à recouvrir le lieu imaginaire de l'énonciation, qui confère au sujet le statut illusoire de l'être » (nous soulignons)(Greimas et Courtés 1979 : 127)

³⁴ On rappelle ici les distinctions proposées par J. Geninasca d'une part entre les discours « transitifs » orientés par la référence des objets à faire connaître et les discours « intransitifs » qui mettent en œuvre dans le langage (quand il s'agit de textes) les conditions d'émergence de la signification ; et d'autre part entre une rationalité pratique qui évalue la référence et le sens des textes à partir des données du savoir commun, et une rationalité sémiotique (ou « mythique ») qui s'accorde à la cohérence de la mise en discours réalisée dans un texte donné. Voir Geninasca, Jacques (1997) et Geninasca (1998).

³⁵ « La tâche de l'herméneutique [...] est double : reconstruire le dynamisme interne du texte, restituer la capacité de l'œuvre à se projeter au-dehors dans la représentation d'un monde que je pourrais habiter » (Ricoeur 1986 : 32) - nous soulignons. U. Eco (1985) développe également, dans une perspective sémiotique différente, la théorie des mondes possibles.

³⁶ « Le hors-discours que vise la signification, ce serait donc le corps du sujet de l'énonciation, ou plutôt le sujet de l'énonciation comme corps. » (Martin 1995 : 144.

³⁷ « L'écrit – le dit - n'est pas le texte. Préalablement à sa prise en charge par un sujet, à la construction que doit encore effectuer une instance énonciative, il n'est pour le lecteur, pour l'auditeur, que la promesse ou la virtualité d'un texte : un *objet textuel*, ce sur quoi – à partir de quoi - il convient d'instaurer un (ou plusieurs) texte(s). Chaque usage, chaque « pratique discursive » a pour effet d'actualiser certaines des virtualités de cet objet textuel, par et à travers l'actualisation simultanée d'un sujet (une instance énonciative) et d'un objet (le texte proprement dit). Lire, interpréter un énoncé, en constituer la cohérence, cela revient à actualiser le texte – dont l'objet textuel n'est encore que la promesse – en vue de le saisir comme un tout de signification, comme un ensemble organisé de relations, autrement dit comme un discours. » (Geninasca 1997 : 86)

³⁸ Voir Panier 1991 : 99-118.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bertrand, Denis (2000). *Précis de sémiotique Littéraire*, Paris Nathan.
- Calloud Jean (1985-1986). « Sur le chemin de Damas. Quelques lumières sur l'organisation discursive d'un texte », *Sémiotique & Bible*, n° 37, 38, 40 (1985) et n° 42 (1986).
- Coquet, Jean-Claude (1997). *La quête du sens*, Paris PUF.
- Delorme, Jean éd. (1987). *Parole, figure, parabole. Recherches autour du discours parabolique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- Eco, Umberto (1985). *Lector in Fabula*, Paris, Grasset.
- Fontanille, Jacques (1998). *Sémiotique du Discours*, Limoges, PULIM.
- Gelas Bruno (1993). « La question de l'indicible. Préalable à une sémiologie du poème », dans CADIR (Panier L. éd.). *Le Temps de la Lecture*, Paris, Cerf, 87-93.
- Geninasca , Jacques (1997). *La Parole Littéraire*, Paris, PUF
- Geninasca, Jacques (1998). « Le discours n'est pas toujours ce que l'on croit », *Protée*, Université du Québec à Chicoutimi.
- Greimas Algirdas-Julien (1970) *Du Sens*, Paris Seuil.
- Greimas Algirdas-Julien (1976). *Maupassant. La sémiotique du texte : exercices pratiques*, Paris, Seuil.
- Greimas, Algirdas-Julien (1987). *De l'Imperfection*, Périgueux, Fanlac.

- Greimas, Algirdas-Julien et Courtés, Joseph (1979). *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette Université.
- Greimas, Algirdas-Julien et Fontanille Jacques (1991). *Sémiotique des Passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.
- Groupe d'Entrevernes (1977). *Signes et Paraboles*, Paris Seuil.
- Hénault, Anne (1994) *Le pouvoir comme Passion*, Paris, PUF.
- Martin, François (1995). « Devenir des figures, ou des figures au corps », dans Fontanille Jacques éd., *Le Devenir*, Limoges, PULIM.
- Ouellet, Pierre (2000). *Poétique du regard. Littérature, Perception, Identité*, Limoges, PULIM – Sillery, Les éditions du Septentrion.
- Panier, Louis (1991). *La naissance du Fils de Dieu, Sémiotique et théologie discursive. Lecture de Luc 1-2*, Paris, Cerf.
- Panier, Louis (2003a). « Polysémie des figures et statut figural des grandeurs figuratives », dans Rémi-Giraud, Sylviane et Panier, Louis éd. (2003). *La Polysémie ou l'Empire des sens. Lexique, discours, représentations*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- Panier, Louis (2003b). « Récit et figure dans la Parabole des Mines (Luc 19). Un modèle pour une sémiotique du discours », *Modèles Linguistiques*, tome XXIV-1, vol 47 : 97-108.
- Parret, Hermann & Ruprecht Hans-George, éd. (1985). *Exigences et Perspectives de la Sémiotique. Recueil d'hommages pour Algirdas Julien Greimas*, Amsterdam, John Benjamins.

RICOEUR ET LA SÉMIOTIQUE – Article L. PANIER -

Ricoeur, Paul (1963) « Structure et Herméneutique » (*La Pensée sauvage* de Claude Lévi-Strauss), *Esprit*, novembre 1963 repris dans, *Lectures 2*, Seuil, 1999, p. 351-385.

Ricoeur, Paul (1979) « La fonction narrative » dans *Etudes Théologiques et Religieuses* 1979/2, réédité dans *Le temps du texte*, ETR, n° Hors-série, supplément au n° 2005/4 : 57-78.

Ricoeur, Paul (1980a). « Herméneutique et Sémiotique », Centre Protestant d'Etudes et de Documentation (Supplément au bulletin de novembre 1980).

Ricoeur, Paul (1980b). « La grammaire narrative de Greimas », *Documents de recherche du Groupe de recherches sémiolinguistiques* (ILF-EHESS-CNRS) n° 15 ; repris dans Ricoeur Paul (1999). *Lectures 2. La contrée des philosophes*, Paris Seuil : 389-421.

Ricoeur, Paul (1986). *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986

Ricoeur, Paul (1995), *Réflexion faite*, Paris, Editions Esprit

Ricoeur, Paul (1999). *Lectures 2. La contrée des philosophes*, Paris Seuil

Ricoeur, Paul (2005) « La fonction narrative » dans *Le temps du texte*, ETR, n° Hors-série, supplément au n° 2005/4 : 57-78 ; réédition de l'article paru dans *Etudes Théologiques et Religieuses* 1979/2.